



HAL
open science

Existences collectives

Pauline Hachette, Everardo Reyes-García, Denis Bertrand, Federico Biggio

► **To cite this version:**

Pauline Hachette, Everardo Reyes-García, Denis Bertrand, Federico Biggio (Dir.). Existences collectives: perspectives sémiotiques sur la sociabilité animale et humaine. , 2022, 9782370590145. hal-03979758

HAL Id: hal-03979758

<https://hal.science/hal-03979758>

Submitted on 8 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License



Termitière (Queensland, Australie), photo de Fiona Stewart

EXISTENCES COLLECTIVES

**Perspectives sémiotiques sur
la sociabilité animale et humaine**

Organisé par
Pauline Hachette, Everardo Reyes,
Denis Bertrand et Federico Biggio

Existences collectives

Perspectives sémiotiques sur la sociabilité animale et humaine

Livre de résumés

Colloque international

20 et 21 octobre 2022

Université Paris 8 et Campus Condorcet

Organisé par Pauline Hachette, Everardo Reyes, Denis Bertrand et Federico Biggio

Octaviana - bibliothèque numérique de l'Université Paris 8

2 rue de la Liberté

93526 Saint-Denis

<https://octaviana.fr>

ISBN : 9782370590145

Table de matières

Exister ensemble : l'actant collectif en question Denis Bertrand, Pauline Hachette et Everardo Reyes	6
ESPACES ET INTERACTIONS : ÉTHOLOGIE CULTURELLE, PROJECTIONS ANTHROPOMORPHES	
La socialité chez les fourmis Christine Darrault-Errard en dialogue avec Ivan Darrault-Harris	20
L'intelligence collective des sociétés animales Guy Theraulaz	22
Visages, museaux, becs : la sociabilité faciale interspécifique ? Massimo Leone	23
Grammaires humaines et animales de l'interaction sociale : une approche sémiotique Julien Claparède-Petitpierre	24
Représenter le vivant non-humain dans l'espace public : perspectives sémiologiques sur les statues d'animaux Marine Siguier	25
ONTOLOGIE ET ÉTHIQUE DES COLLECTIFS : PENSER UNE SEULE ÉTHIQUE POUR LES VIVANTS ?	
Vivre avec le trouble du Pathocène : Re(con)figurer les communautés du compost pour un monde post-élevage et post-covid avec la fabulation spéculative de Donna Haraway Ombre Tarragnat	27
Les procès d'animaux au Moyen-Âge : collectivité juridique incongrue des hommes et des bêtes Hervé Couchot	28
Rapprochement des sociabilités animales et humaines : pour une éthique de l'interdépendance Mina Apic	29

ANIMAL / HUMAIN, VIE COLLECTIVE ET TECHNOLOGIE :
ESPACES, ÉCHELLES ET PERCEPTIONS

Chats humains et chats accompagnés. Ethos et extimité sur les réseaux socio-numériques	
Magali Bigey et Justine Simon	31
Approche éthologique de l'énergie : Et si le monde animal pouvait nous éclairer sur les transformations du système énergétique ?	
Ylan Damerose	32
Biomimétisme pour la mobilité et la sécurité routière : le banc de poissons et la mobilité automatisée et connectée	
Veronika Chernaia	33
Existences numériques et cybernétique spéculative	
Everardo Reyes	34

TRANSVERSALITÉ DES COLLECTIFS ET IMAGINAIRE :
FIGURES, FICTIONS, MYTHES

In-formes de vie. Deux fictions pour penser le trouble face aux existences animales dominées	
Pauline Hachette	36
Mutation des collectifs : le cachalot, en meute et en famille, de Jules Vernes à François Sarano	
Denis Bertrand	37
Le catalogue « Fukami » et le leurre animiste d'une esthétique du collectif japonais	
Frédéric Weigel	38
« Some insects called the human race » : l'humanité comme essaim. Usages politiques d'une métaphore animale	
Arthur Ségard	39
Les chats, les aspirateurs, la salade verte	
Pierre Cassou-Noguès	40
L'Arche, un espace-temps linguistique ?	
Anne Simon en dialogue avec Denis Bertrand	41
Index	42

Exister ensemble : l'actant collectif en question

Denis Bertrand¹, Pauline Hachette^{2,3}, Everardo Reyes⁴

1 : Université Paris 8, *Université Paris 8 - Vincennes - Saint-Denis*

2 : CEMTI, *Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis*

3 : Fablitt, *Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis*

4 : Paragraphe, *Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis*

La relation entre animaux humains et non humains est une source d'inspiration puissante pour penser la signification des modes de vie sociaux. L'intérêt de cette réflexion est que l'organisation sociale est une chose que nous partageons avec nombre d'autres espèces animales, qu'il s'agisse d'espèces dites eusociales (fourmis, abeilles, termites, rats-taupes et quelques autres) ou simplement sociales (chimpanzés, éléphants, loups, cachalots et bien d'autres). Cette organisation forme alors, en elle-même et indépendamment des usines à catachrèses que forgent nos langues pour se représenter l'altérité, un langage autonome, transformant les aléas du collectif en institution réglée, dont les dispositifs seraient à confronter en amont de la différence spéciste.

À la suite d'un premier colloque, « La parole aux animaux. Conditions d'extension de l'énonciation » (janvier 2017) dont les actes ont été publiés sur le site Fabula (2018) et du colloque « Viande(s). Stéréotypies sémiotiques et inquiétude culturelle » (2019), dont les actes sont en cours d'édition dans la collection « Sémioses » chez l'Harmattan, le Groupe d'activités sémiotiques de Paris 8 (Gasp8), en collaboration avec le réseau doctoral GPS (Grand Paris Sémiotique) et le Laboratoire Paragraphe, poursuit ses investigations entre sciences humaines et sociales, sciences de la nature, littérature, esthétique et informatique, en interrogeant les relations signifiantes entre humanité et animalité en termes d'organisation collective.

Le colloque « Existences collectives » entend donc se situer à une nouvelle échelle pour articuler la relation humanité / animalité. Après avoir questionné les relations signifiantes qui se tissent entre des acteurs animaux non-humains et humains – en allant de la parole à la chair – il se propose de les aborder au travers des agencements collectifs et d'interroger des communautés de formes, de pratiques, ou même de destins, transcendant, peut-être, les variations ou permettant de penser de nouveaux embranchements.

Introduction de Pauline Hachette

Le colloque Existences collectives. *Perspectives sémiotiques sur la sociabilité animale et humaine* s'intègre dans le cycle de zoosémiotique du Gasp 8 qui a déjà donné lieu à deux colloques : « La parole aux animaux. Conditions d'extension de l'énonciation » (janvier 2017) dont les actes ont été publiés sur le site *Fabula* (2018) et le colloque « Viande(s). Stéréotypies sémiotiques et inquiétudes culturelles » en 2019, dont les actes sont en cours d'édition dans la collection « Sémirose » chez L'Harmattan. Après la parole puis la chair, il nous a ainsi paru nécessaire de changer d'échelle pour d'interroger les relations signifiantes entre humanité et animalité en termes d'organisation collective. Un petit retour sur la genèse de ce questionnement me semble significatif pour mieux définir notre périmètre de réflexion.

L'idée première de ce colloque provenait d'un article écrit par Jean Petitot pour le volume de textes en hommage à Denis Bertrand, *Sens à l'horizon !* et intitulé « L'humain : un primate eusocial et littéraire ». Denis Bertrand, puis Ivan Darrault, qui dialogue dans ce colloque avec Christine Errard, avaient ainsi émis l'idée de travailler sur la vie sociale des animaux qui serait à mettre en parallèle avec l'intelligence collective dans les sociétés humaines. Les espèces dites eusociales - fourmis, abeilles, termites, rats-taupes et quelques autres - avaient particulièrement retenu l'attention pour les propriétés singulières de leur agencement collectifs : la répartition du travail, la régulation sociale, ou encore des mécanismes de coordination indirecte entre les agents comme la stigmergie, cette trace laissée dans l'environnement par l'action initiale qui stimule l'action suivante menée par le même agent ou un agent différent. Ces différentes caractéristiques donnent en effet lieu à des constructions sociales et architecturales très élaborées¹. La photographie que nous avons choisie pour illustrer notre affiche et notre programme, cette termitière australienne aux allures de Sagrada Familia, se rapporte directement à ce noyau de réflexion, qui sera présent dans plusieurs communications. Il avait néanmoins rapidement semblé opportun d'élargir le questionnement aux espèces « simplement » sociales (chimpanzés, éléphants, loups, cachalots par exemple) qui fascinent tout autant les sociétés humaines et leur fournissent des comparants innombrables.

Comme on avait tenu compte des opérations analogiques par lesquelles on approche le langage animale, ou du voile sémantique que les cultures ont tissé sur les pratiques carnivores et le rapport à la chair qu'il figure, il s'agissait en effet d'interroger les

¹ La caractéristique centrale de cette eusocialité est que les agents construisent des architectures sociales qui sont incommensurables, absolument irréprésentables, cognitivement inaccessibles aux compétences cognitives des agents individuels qui, pourtant, sont parties constitutives de leur élaboration (cf. les grandes villes). Cette incommensurabilité, selon J. Petitot, manifeste la « transcendance du social par rapport aux agents », et c'est, dit-il, un « point crucial » (p. 369).

relations – spéculaires, mimétiques, analogiques – entre des agencements collectifs animaux et humains tout en restant focalisé sur la spécialité sémiotique : le langage et la signification.

Les sociétés humaines étudient les organisations animales pour elles-mêmes mais aussi par ce qu'elles cherchent des réponses sur leur propre organisation. Ces collectifs non humains nourrissent notre imaginaire du travail – abeilles et fourmis travailleuses, termitières communistes – mais on s'interroge aussi à partir d'eux sur la solidarité et l'empathie par exemple – que l'on pense par exemple au succès il y a quelques années de cette photographie d'une meute de loups en plan large vue du ciel, amplement partagée sur les réseaux sociaux, et supposée illustrer la solidarité à l'œuvre dans la meute, avec son couple alpha supposément à l'arrière, veillant à ce que les plus faibles ne soient pas laissés à la traîne. Si cet exemple semble n'avoir que peu de fondement éthologique, d'autres cas de figure peuvent plus légitimement nourrir ce désir social. Dans ce type de recherches sur le sens à donner à un collectif s'épanouit pleinement le champ sémiotique. Et au fond de ces questionnements sur les compétences des collectifs et leur mode de fonctionnement, réside aussi toujours un fonctionnement politique.

Ces réflexions ne pouvaient donc pas faire abstraction des questions qui agitent de plus en plus vivement notre société sur nos manières de vivre ou d'être ensemble, animaux humains et non humains, des efforts de décentrement et de changement de perspectives qui ne cessent de se formuler alors que l'*oikos* partagé est si fragilisé déjà et toujours plus menacé, qu'il soit terrestre, marin ou aérien. Collectifs humains et non humains ne cessent de s'interpénétrer et de redéfinir les configurations et les sens de cet habitat partagé. Que l'on pense par exemple, parmi bien d'autres, à deux ouvrages de la philosophe Joëlle Zask, *Face à une bête sauvage et Zoocities*, s'intéressant à la signification de ce nouveau cas de figure qu'est la rencontre entre l'animal et le monde urbain, lié à l'empiètement croissant de la ville sur les écosystèmes qui l'entourent.

Dans le sens inverse, enfants sauvages ou enfants loups, que leur vie sauvage soit avérée ou mythifiée, ont toujours fasciné. Être adopté par les non humains tout en étant parfois promis aux plus hautes destinées civilisationnelles (que l'on pense à Remus et Romulus) et plus généralement pouvoir se mouvoir des deux côtés de la frontière spéciste revêt à nos yeux un caractère magique. S'ensauvager notamment dans ce partage particulièrement intime qu'est l'alimentation commune puis revenir à la société humaine est une trame narrative qui retient enfant comme adulte. La figure de Mogwli dont le récit a été adapté d'innombrables fois sous des formes esthétiques différentes, continue de le prouver, mais aussi, par exemple, le succès récent du livre témoignage de Geoffroy Delorme *L'homme chevreuil. Sept ans de vie sauvage*, qui dépasse largement la veine survivaliste à laquelle il fait également sûrement écho. Se libérer par le retour à une vie nue, retrouver en soi les puissances

de la vie sauvage, leur intensité vertigineuse, et pouvoir revenir à la société humaine confère une aura magique.

À l'échelle d'un groupe humain, l'anthropologie largement héritière de la pensée de Philippe Descola, réfléchit, elle aussi et en d'autres termes, à la signification de mouvements d'enforestement. On peut notamment penser à la famille Even dont Nastassja Martin fait l'ethnographie dans *À l'est des rêves* : un petit collectif, qui en 1989, à la faveur de la crise ouverte par la chute de l'Union soviétique, serait reparti en forêt pour recréer un mode de vie autonome fondé sur la chasse et la cueillette et renouer les fils ténus du dialogue quotidien qui le liait aux animaux et éléments, sans le secours des chamanes éliminés par le processus colonial. Le livre sous-titré : « Réponse Even aux crises systémiques », indique sans ambiguïté les voies d'un décentrement de nos positions anthropocentrées et occidentalocentrées.

La notion de diplomatie défendue par Baptiste Morizot à partir de son travail sur, ou avec les loups, et notamment sur le pistage, explore d'une autre manière la redéfinition des frontières paraissant faussement étanches entre nos modes collectifs humains et non humains.

La question qui taraude est donc celle de chercher de nouvelles formes de vie partagées, des manières de faire entre collectifs, ou encore de nouvelles alliances, terme qui revient souvent dans la littérature écologiste actuelle – je pense par exemple *Nous ne sommes pas seuls*, d'Antoine Chopot et Léna Balaud (2021) –, terme qui reviendra aussi peut-être avec la figure de l'arche avec laquelle nous clorons les discussions de ce colloque. Ces alliances prennent, dans le livre d'A. Chopot et L. Balaud, comme dans *Révoltes animales* de Fahim Amir (2022), une perspective non seulement politique mais révolutionnaire en renversant une perspective protectionniste faisait des collectifs animaux des agents dans la lutte menée contre leur asservissement.

À partir de l'alliance enfin, un pas de plus est franchi par Donna Haraway, et d'autres après elles, en pensant des formes d'hybridations, voie ouverte dans sa réflexion par la figure du cyborg, poursuivi par « l'espèce compagne » (*Manifeste des espèces compagnes* ou *When species meet*) qui trouble, mot qui lui est cher, nos façons de concevoir la vie avec les autres espèces. Elle invite en effet à penser celles-ci non plus comme des identités fixes et essentialisées côte à côte, mais comme des entités dont les relations marquées par des ajustements mutuels sont si profondément intriquées qu'elles méritent d'être pensées ensembles. Les conjonctions (et collaborations) interspécies, les nouvelles parentés mêmes, gagneraient alors à être conçues en intersections, ou pour reprendre l'une des images de Haraway, en figures de ficelles, en lignes et en nœuds. Le dernier chapitre de *Vivre avec le trouble*, « Les Histoires de Camille » invite ainsi à penser cinq générations d'alliances symbiogénétiques entre des enfants humains et des papillons Monarques, le long des multiples ligne et nœuds,

les socialités et matérialités, qui marquent leur migration entre le Mexique, les EU et le Canada.

On voit déjà dans cette rapide genèse d'un questionnement la multiplicité des disciplines convoquées pour tenter de renouveler nos compréhensions, le sens que nous donnons à ces collectifs et à nos relations entre espèces : réflexions éthologiques et anthropologique, littérature philosophie et éthique, réflexions sur les techniques. On perçoit également, je crois, l'importance des symbolisations et de l'attention aux imaginaires qui se déploient dans les formes qui les construisent, comme les nuances et l'ouverture qu'ils permettent de tenir dans les questions d'écologie politiques qui nous tiennent dorénavant en tenaille constantes. La sémiotique, discipline des processus de signification, est à cet endroit en particulier à la fois une méthode de réflexion et une passerelle, un truchement parfois, pour tenter de tirer de ces problématiques diverses, des questionnement transversaux.

Introduction de Denis Bertrand

Qui dit « existences collectives » dans une « perspective sémiotique » demande qu'on définisse ce qu'on entend par *collectif*, « sémiotiquement ». Cela consiste à le rapporter à son statut actantiel avant d'en considérer la « réalité » fonctionnelle, sociologique ou éthologique. Et cela suppose qu'on en saisisse la signification à travers les mots qui le nomment et les discours qui l'expriment, qui lui donnent forme, qui déterminent ses positions syntaxiques et en dessinent l'organisation, bref mots et discours qui nous donnent accès aux « entités » collectives et nous en offrent une représentation : rôles, interactions, manipulations, etc. Ce sont de telles propriétés qui, de manière indirecte et elliptique, apparaissent dans le champ étonnant des dénominations de collectifs, dont je vous livre ici un paquet au hasard de l'alphabet. Je vous invite à écouter en faisant miroiter le foisonnement des scènes actantielles induites : association, bande, caste, cénacle, cercle, clan, classe, club, colonie, communauté, compagnie, corporation, équipe, famille, fédération, fratrie avec « f », gang, groupe et groupuscule, meute, nation, parti, patrouille, peuple, phratrie avec « ph », public, tribu, troupe et troupeau, village, etc.

Cette liste donne à imaginer l'actant collectif, elle permet de détourner ce qui contribue à le façonner, mais elle ne dit rien de sa constitution elle-même. Or, chez les sémioticiens, en quête de cette constitution, l'actant s'inscrit dans une longue histoire de conceptualisation qui montre la pertinence et l'intérêt qu'a éveillé et qu'éveille toujours cette problématique. Les approches en sont moins nombreuses que les désignations, mais j'en distinguerai quatre que je résumerai brièvement : l'approche structurale, l'approche méréologique, l'approche énonciative et l'approche anthroposémiotique.

1. Approche structurale de l'actant collectif

Une étude de référence, de Greimas et Landowski (1976), « Analyse sémiotique d'un discours juridique » illustre sa genèse formelle. Le principe en est simple : l'identité d'un sujet saisi dans son unicité est en réalité composite, à la manière d'un sémème constitué de la réunion de différents sèmes. Elle est donc conçue comme une composition de traits d'appartenance et de singularisation. Ces traits sont autant de fragments d'identité isolables : traits de caractère, traits physiques et physiologiques, traits thématiques de toutes sortes (filiation, métier, etc., aspects sociaux, culturels, politiques...). La réunion globale de ces traits forme ce qu'on appelle une « personne ». Le modèle greimassien la nomme « Unité intégrale » (Ui).

La première opération consiste à prélever sur cette unité intégrale tel ou tel trait d'appartenance : profession, propriété d'un appartement, couleur de peau par

exemple. En suspendant tous les autres traits constitutifs de l'individu en question, en les virtualisant, on aboutit à une identité fragmentaire : c'est l'unité partitive (Up).

La deuxième opération consiste à réunir en un seul ensemble des individus contenant ce même trait : cela forme un groupe, celui par exemple constitué par une assemblée de copropriétaires dans un immeuble, ou celui des « réunions non-blanches » (réservées aux seules personnes qui ont une peau de couleur) dans notre université, ou la communauté des likers qui suivent un influenceur sur les réseaux sociaux. C'est une totalité partitive (Tp).

La troisième opération, enfin, consiste à considérer la possibilité que cette totalité partitive se trouve à son tour pourvue de l'ensemble des traits qui entrent dans la composition d'une identité personnelle globale (Ui), « corps et âme » en somme. Elle devient alors une totalité intégrale (Ti). C'est le cas de la « France », par exemple, véritable « personne aimée » « terre des arts, des armes et des lois », mais surtout résurgente dans les discours d'extrême-droite, où la « nation » est supposée incarner cette identité charnelle globale, exclusive, passionnément désirée et idéalisée. Mais, à un degré moindre, ces formations peuvent concerner toute personnification d'entités collectives – qu'il s'agisse de groupes, de marques, de formations fictionnelles proposant des formes de vie.

Cette analyse structurale de l'actant collectif permet de comprendre le concept sociologique contemporain d'*intersectionnalité*. Il se définit par une sélection de traits – couleur de peau, sexe, orientation sexuelle, etc. – dont la mise en congruence favorise la discrimination de certains collectifs.

2. Approche méréologique

Jean-François Bordron a publié en 1991, dans *Langages*, un article intitulé « Les objets en parties (esquisse d'ontologie matérielle) » (pp. 51-65). Il y étudie les diverses manières dont les parties s'agencent dans une totalité : c'est la méréologie. Son étude ne porte pas précisément sur la question de l'actant collectif, mais la typologie des totalités à laquelle il parvient pourrait être utilement transposée aux formes que prennent les collectifs humains ou animaux. Il distingue ainsi les compositions, les configurations, les architectures, les agglomérations, les chaînes et les fusions.

Les *compositions* forment des tous complexes parce que chacune de leurs parties peuvent elles-mêmes former des tous, comme dans un paysage par exemple : de même, les collectifs peuvent présenter des structures récursives de type « poupée russe », où les sous-totalités intégrées peuvent aussi être mouvantes et évolutives, relevant d'un tout autre type possible, et alors susceptibles de concurrencer, ou mettre en péril le statut de la totalité à laquelle elles appartiennent : lutte de classe !

Les *configurations* forment, je cite, « un tout dont les parties sont semblables par le genre mais non nécessairement par l'espèce » (p. 58), comme un vol d'oiseaux migrateurs. Les éléments ne se touchent pas. Une foule de manifestants qui au soir se délite pourrait bien constituer ce type de collectif.

Les *architectures* sont les totalités dont les parties sont clairement distinctes, et peuvent avoir des parties communes avec d'autres. Dans l'univers des collectifs, une famille pourrait en être l'exemple. Mais on peut aussi penser aux collectifs animaux : hors même la construction matérielle, les ruches ou les termitières sont des architectures.

Les *agglomérations* sont des totalités qui possèdent « une partie commune à toutes les autres » (p. 59) : ainsi sont les liants, le ciment par exemple qui soude les grains de sable. La reine des abeilles, ou le chef charismatique d'un parti pourrait illustrer ce type de totalité : le collectif n'existe qu'en vertu de ce qui le lie, et peut se défaire avec sa disparition.

Les *chaînes* sont des totalités où « toute partie est un moment d'unité », un facteur d'unité par ce qu'elle fait transiter de l'un à l'autre. C'est cette transitivité qui les caractérise. On peut penser à l'équipe (de foot, de basket) où, entre la « passe » et l'« esprit d'équipe », s'agencent et s'optimisent les formes de la transitivité. Mais aussi, j'imagine, aux fourmis.

Les *fusions* sont des totalités « dont les parties ne sont séparables que par abstraction » (p. 61). Le tout précède la partie qui s'y fond et peut y être éventuellement « prélevée » en son sein. C'est le cas des alliages. Mais c'est aussi, en ce qui concerne les collectifs, le fonctionnement des sectes, là où se diluent les identités singulières.

En supposant que la transitivité entre les parties constitue un axiome de la méréologie, (« si A est une partie de B et B une partie de C alors A est une partie de C »), l'auteur constate que « cette transitivité peut échouer dans beaucoup de contextes essentiellement pour des raisons sémantiques » (Bordron 2019, p. 345). Par exemple la poignée qui fait partie de la porte qui fait partie de la maison qui fait partie de la rue ne peut pas être considérée comme faisant partie de la rue. Ce type de phénomène éclaire aussi le fonctionnement des relations entre parties au sein des collectifs et problématise l'appartenance. Et tout particulièrement les phénomènes de pluri-appartenance, lorsqu'il y a concurrence interne, conflictualité au sein du sujet, et même trahison potentielle, comme ces phénomènes de transfuge qu'on peut observer au sein des équipes de candidats lors des campagnes électorales (ex. campagne présidentielle française 2022), attestant surtout la fragilité des collectifs envisagés, d'un point de vue phénoménologique, à travers l'ordonnance mouvante des parties dans le tout.

3. Approche énonciative

Très différente est l'approche énonciative des collectifs. Je fais ici référence à ma propre recherche (1993) sur l'énonciation et la praxis énonciative. Il s'agit alors de prendre acte du surplomb de l'*usage* (qui, engendré par cette praxis, relève de la masse parlante qui façonne et fait évoluer la langue de tous) sur la *parole* (l'acte individuel d'utilisation de la langue, cf. É. Benveniste). On s'attache alors aux multiples interactions entre ces deux dimensions : d'un côté, la convocation des produits de l'usage conduit le sujet à une immersion dans le collectif, dans les stéréotypes ; et, de l'autre, la révocation de ces produits, marque de l'idiosyncrasie, qui ouvre sur l'innovation, qu'elle prenne ou ne prenne pas (cf. la langue inclusive par exemple). Dans les deux cas se règlent les rapports dialectiques entre le collectif et l'individuel.

A cette approche, on peut aussi attacher la théorie des instances « énonçantes » qui entrent dans la composition d'un actant énonciateur. Sur lui se greffent divers rôles prescrits par chaque situation de parole au sein du milieu énonciatif. La sémiotique nomme « rôle thématique » ces propriétés qui entrent alors dans la définition de l'acteur-locuteur, déterminant alors, au-delà du seul rôle social ou professionnel, des positions et des parcours énonciatifs qui lui sont propres. Lorsque le « président de la République française », rôle thématique d'un nommé Emmanuel Macron, parle d'« emmerder » certains de ces concitoyens, dans le collectif, disent : « un président ne devrait pas parler comme ça ». Par l'énonciation, le collectif habite l'individuel. « Je suis foule » disait Michaux.

Ce collectif incorporé est porteur des enjeux décisifs de la « vie intérieure » en ce qu'elle affecte l'existence des communautés et en constitue le « liant » premier. L'actant collectif pourrait ainsi se définir lui-même sur la base d'un tel dispositif d'instances.

4. Approche anthropo-sémiotique

Un mot enfin sur l'approche récemment développée par Jacques Fontanille, dans *Ensemble. Pour une anthropologie sémiotique du politique* (2021), vaste synthèse qui postule que « l'actant collectif » loin d'être « un actant spécifique », est le foyer et le fondement de l'actantialité elle-même. C'est dire qu'il déborde par principe la pluralité des humains, et qu'il concerne aussi bien les animaux, les machines, et toutes sortes de non-humains.

Dès lors, la question devient celle des interactions et des agencements au sein desquels il se constitue, celle de sa mobilité et de sa fluctuabilité, des déformations qu'il subit, des facteurs de consolidation et d'altération, de sa persistance ou de son effacement. Autant de forces de liaisons et de déliaisons que déterminent l'histoire

par lesquelles ces actants collectifs prennent ou perdent forme. Actant collectif précaire, mouvant, incertain que les métaphores conceptuelles aujourd'hui en cours présentent comme « visqueux », « liquide », « fluide » ou « gazeux » (cf. Bauman 2000, Alonso Aldama 2021).

C'est dire que le collectif se manifeste, en profondeur, sous la forme d'une « topologie anthropique » (comme lorsqu'on parle d'une « sphère sociale » ou d'un « cercle d'amis », clos sur eux-mêmes et protecteurs) et je dirais, plus largement, bio-tropique.

L'actant collectif se trouve ainsi placé au plus haut niveau de généralité de l'édifice sémiotique, chargé de tous les ingrédients qui rendent le monde signifiant et donc vivable, c'est-à-dire partageable et partagé. Partageable entre humains et non-humains, qu'on appelle animaux et dont nous sommes. Il détermine la cohabitabilité, et l'essence « politique », au sens noble, de nos liens. C'est notre objet ici.

Introduction d'Everardo Reyes

L'organisation du colloque Existences collectives s'est avéré un exercice productif de vivre ensemble pendant plusieurs mois. En effet, bien que les premières réunions du comité d'organisation ont commencé en février 2020, elles ont été interrompues pendant deux ans à cause des raisons bien connues, sans pour autant arrêter les échanges d'information, d'articles et des idées.

L'appel à communications a été publié en janvier 2022 sur différentes sites web et listes de diffusion nationales et internationales. À sa clôture nous avons reçu 19 propositions. Le comité scientifique a ensuite procédé à une évaluation en double aveugle – c'est-à-dire que le nom des auteurs était inconnu aux membres évaluateurs et vice-versa. Suivant le calendrier fixé, en juin 2022 le comité avait envoyé les lettres d'acceptation à 12 propositions (taux d'acceptation de 0,6), qui ont rejoint six conférences plénières invitées. La richesse interdisciplinaire du colloque Existences collectives est aussi interculturelle. Cinq pays ont été représentés dans le programme de la conférence : France, Italie, Japon, Serbie et États-Unis.

Nous sommes reconnaissants aux membres du comité scientifique pour leur confiance et soutien, mais aussi pour leur implication au niveau des évaluations et de la diffusion de notre manifestation. En ordre alphabétique, les membres du comité scientifique sont :

Juan Alonso Aldama, Université Paris Cité
Denis Bertrand, Université Paris 8
Federico Biggio, Università di Torino, Italie
Stefania Caliendo, École supérieure d'art et de design des Pyrénées
Pierre Cassou-Noguès, Université Paris 8
Yves Citton, Université Paris 8
Michel Costantini, Université Paris 8
Bernard Darras, Université Paris 1
Ivan Darrault-Harris, Université de Limoges
Christine Errard, Université Sorbonne Paris Nord
Jacques Fontanille, Université de Limoges
Pauline Hachette, Université Paris 8
Pierre Lévy, University of Montreal, fellow of the Royal Society of Canada
Gianfranco Marrone, Università di Palermo, Italie
Jean Petitot, EHESS
Everardo Reyes, Université Paris 8
Alexandra Saemmer, Université Paris 8
Alessandro Sarti, EHESS Paris
Anne Simon, CNRS/ ENS Paris

Samuel Szoniecky, Université Paris 8
Susana Tosca, Roskilde University, Danemark
Marco Viola, Università di Torino, Italie

Le colloque Existences collectives a bénéficié du soutien financier de l'appel à projets de l'Université Paris 8 et du projet HOM de l'EUR ArTeC. De plus, chacun de nos partenaires institutionnels a également soutenu nos demandes et démarches logistiques et matériels.

Institutions



Laboratoires



Associations



Écoles universitaires de recherche



L'appel à communication, le programme et la première version du livre de résumés ont été effectués sur la plateforme Sciencesconf.org, à l'adresse URL : <https://existencesco.sciencesconf.org/>

La photo de couverture est créditée à Fiona Stewart, Termitière (Termite mound), prise dans le Queensland, Australie, en 2017. À partir de cette image, nous avons décliné les différents visuels du colloque (affiches, programme, bandeau web, sites et lettres de diffusion).

Nous souhaitons saluer et remercier Mme. Nacera Sraouia, gestionnaire du Laboratoire Paragraphe, pour son aide dans le traitement administrative et logistique.

ESPACES ET INTERACTIONS :
ÉTHOLOGIE CULTURELLE, PROJECTIONS ANTHROPOMORPHES

La socialité chez les fourmis

Christine Darrault-Errard¹ en dialogue avec Ivan Darrault-Harris

1 : Institut de recherche sur la biologie de l'insecte (CNRS)

Université François Rabelais - Tours

Tous les êtres vivants possèdent des moyens de communication, acte nécessaire à la survie de chaque individu même pour les espèces solitaires.

Le passage d'une vie solitaire à une vie sociale avec d'autres individus est l'une des transitions majeures dans l'histoire de la vie sur terre. L'organisation des espèces dites sociales a atteint divers degrés de spécialisation et de complexité et, parmi celles-ci, se distinguent l'espèce humaine, les grands primates, les petits mammifères et même des crevettes.

Un autre grand groupe d'espèces vit au sein de sociétés fort complexes et dont les individus ne peuvent vivre isolément ; il s'agit des insectes sociaux (fourmis, termites, certaines abeilles et certaines guêpes). On parle alors d'Eusocialité, ultime expression de l'organisation sociale, qui est la forme la plus poussée de l'altruisme entre individus de la même espèce.

Les fourmis nous intéressent particulièrement car elles occupent tous les habitats terrestres. On pense même que leur masse totale sur la planète est comparable à celle de l'humanité. Alors pourquoi, depuis des millions d'années, ont-elles un tel succès ? Parce que les fourmis ont poussé le plus loin l'art sophistiqué de vivre en société en créant des organisations très variées et très complexes.

Le point commun de ces sociétés, c'est le partage des tâches, l'entraide et la subordination des intérêts de l'individu à ceux du groupe. Leur mode de vie offre ainsi d'énormes avantages et la coopération permet d'attaquer des proies bien plus imposantes, de transporter de lourds fardeaux et de repousser la plupart des prédateurs.

A la base du lien social qui unit les individus de la société, la communication est donc primordiale. Ainsi, les phéromones (substances chimiques) peuvent être localisées à la surface de l'insecte émetteur (signature chimique ou visa) ou déposées par celui-ci sur divers supports de l'environnement. Ces composés, peu volatils, sont perçus

par les receveurs par contact direct ou à très courte distance. On parle alors de communication chimique.

La reconnaissance d'un individu par ses congénères joue un rôle primordial au sein des colonies car chacun participe par son travail, en coopération avec ses frères et sœurs, à la survie et au développement de sa colonie et uniquement de sa propre colonie. Pour cette raison, tout intrus n'appartenant pas à la colonie doit être reconnu comme étranger et chassé. C'est ce que permet la signature chimique. Ainsi, les gardiennes, à l'entrée du nid, contrôlent-elles l'identité de tout individu souhaitant entrer dans le nid en « scannant » chaque entrant et en analysant sa signature chimique grâce aux nombreux récepteurs qu'elles possèdent sur leurs antennes. Le comportement qu'elles adopteront (coopération, agression...) dépendra de l'identification du congénère.

Mais comme tous les systèmes de communication et les codes, celui des fourmis est régulièrement piraté. Et une fois qu'un petit malin a trouvé le moyen de dégager la bonne odeur, il peut entrer dans la colonie et même parfois y être nourri.

« Les fourmis forment donc des sociétés extrêmement bien organisées. à faire pâlir de jalousie nombre d'*homo sapiens* incapables de faire preuve d'autant d'intelligence collective et d'abnégations. Elles sont par exemple les championnes de la circulation sans encombrements et aussi des situations d'urgence lors des intempéries majeures. » (M. Vidard, 2022).

C'est cette vie sociale passionnante que nous allons présenter.

L'intelligence collective des sociétés animales

Guy Theraulaz¹

1 : Centre de Recherches sur la Cognition Animale
Université Paul Sabatier - Toulouse III

De très nombreuses espèces animales manifestent des comportements collectifs souvent spectaculaires. Ainsi en est-il des étourneaux, qui, au crépuscule, se rassemblent par dizaines de milliers et se livrent à d'étonnantes chorégraphies aériennes. À une autre échelle, les insectes sociaux (fourmis, termites, certaines espèces de guêpes et d'abeilles) ont développé d'étonnantes capacités pour coordonner leurs activités. Depuis une trentaine d'années, les scientifiques cherchent à percer les mystères de cette *intelligence collective*. Celle-ci repose essentiellement sur les interactions directes ou indirectes entre les individus qui permettent à ces groupes d'animaux de s'auto-organiser. Grâce au décryptage et à la modélisation de ces interactions, nous en savons aujourd'hui un peu plus sur les mécanismes qui permettent aux sociétés animales de coordonner leurs déplacements, de construire des nids d'une grande complexité et de résoudre collectivement de multiples problèmes.

Visages, museaux, becs : la sociabilité faciale interspécifique ?

Massimo Leone¹

1 : *Università degli Studi di Torino*

Enrichie par une littérature désormais très abondante sur la relation entre les espèces, une bibliographie qui touche l'éthologie, la vétérinaire, la philosophie, l'anthropologie, mais aussi des nouveaux domaines qui s'en inspirent, tels que la robotique sociale, la sémiotique est dès à présent appelée à déployer ses méthodologies et ses compétences pour cartographier, depuis la perspective de la science des signes et des significations, les horizons et les dynamiques multiples de la rencontre entre faces, visages, et visagétés relevant d'espèces différentes ; qu'arrive-t-il lorsque l'humain rencontre l'animal non-humain ? De quelle façon, selon les circonstances, les visages des uns et des autres s'influencent, se conditionnent, se transforment réciproquement ? Lesquelles de ces transformations du visage humain face à l'autre animal, et du visage de celui-ci face à l'humain, sont-elles dictées par les lignes maitresses de l'évolution naturelle, lesquelles, en revanche, émergent comme résultat des nouvelles conditions d'interaction qui encadrent le rapport humain-animal dans la modernité ? En s'appuyant sur la réflexion de longue-durée et d'envergure sur la sémiotique du visage développée au sein du projet ERC FACETS, l'intervention aura comme but de proposer un état de l'art complet et raisonné à propos des recherches les plus actuelles sur la « sociabilité faciale interspécifique », d'indiquer les noyaux d'investigation qui plus occupent les chercheurs dans ce domaine aujourd'hui, et d'articuler une « feuille de route » pour la contribution que les disciplines sémiotiques pourraient apporter à ce débat, y compris sur ses retombées dans la réflexion, de plus en plus dense et complexe, concernant le visage de la « vie artificielle ».

Grammaires humaines et animales de l'interaction sociale : une approche sémiotique

Julien Claparède-Petitpierre¹

1 : Laboratoire Phier

Université Clermont Auvergne, CNRS

Cette communication d'épistémologie des sciences sociales revient sur l'approche sémiotique de Gregory Bateson. Proposant une anthropologie articulant les données de l'éthologie à l'étude de la communication non-verbale, Bateson étudie les phénomènes de sémiose qui sont adhérents aux comportements humains et animaux en les structurant de façon immanente. Déplaçant les questions sociologiques vers une approche des interactions qui relie l'étude des stéréotypies comportementales des acteurs sociaux humains aux théories éthologiques sur la ritualisation animale de Julian Huxley et Konrad Lorenz, Bateson montre que l'irruption du langage articulé chez l'humain n'efface pas la sémiotique non-verbale qu'il partage avec d'autres animaux. Cette approche, que nous entendons décrire, enrichit le débat sur les usages naturalistes de la sémiotique de Peirce (zoosémiotique de Sebeok, Deacon et Kohn) et ouvre la voie à une approche naturaliste non-réductionniste de l'esprit (Guillo). En cela, elle permet d'identifier certaines caractéristiques des sémioses comportementales qui constituent un socle commun de communication à partir duquel s'élaborent les grammaires kinésiques propres aux différentes communautés animales.

Représenter le vivant non-humain dans l'espace public : perspectives sémiologiques sur les statues d'animaux

Marine Siguier¹

1 : UMR CNRS IDEES

Normandie Université Le Havre, CNRS

Dans *Ainsi nous leur faisons la guerre*, l'écrivain Joseph Andras relate la controverse politique ayant opposé des activistes féministes, des étudiants en médecine et des forces de police, autour d'une statue érigée en Angleterre pour rendre hommage au « Brown dog », un chien terrier disséqué sans anesthésie au nom de la Science. Soudain, l'érection d'un monument hommage rend visible le rapport au vivant non-humain, et en le matérialisant elle l'interroge, elle le politise.

Baptiste Morizot souligne la nécessité de penser ces rapports avec d'autres animalités que la nôtre, trop souvent éludées, minimisées ou ignorées. Institutionnaliser la présence animale en lui érigeant des monuments de pierre, est-ce renouer avec des sociabilités qui relèvent d'une « diplomatie interespèces » (Morizot, 2016) ? Ou est-ce une forme d'anthropisation qui minéralise le vivant, en le coulant dans un symbolisme patrimonial ?

Il s'agira d'interroger ce qui semble relever d'un double fonctionnement : d'un côté les statues individualisées, rendant hommage à un animal en particulier (un chien sauveteur d'enfant, les moutons de Pasteur). De l'autre, des animaux de pierre sans nom ni identité, aux fonctions ornementales ou totémisantes (des oiseaux de bronze pour esthétiser des ronds-points). Quel mode de coexistence se dessine à travers ces différentes figurations ?

Nous proposons une exploration sémiotique des statues d'animaux présentes dans les parcs, les squares et les places parisiennes. Nous revendiquons une méthodologie exploratoire qui relève plus de la « chasse au trésor » que de la collecte systématisée. À partir de ces trouvailles sémiologiques, photographiées au fil de nos déambulations parisiennes, nous souhaiterions élaborer une réflexion sur cette forme de vivre-ensemble qui consiste à représenter matériellement et publiquement l'altérité.

ONTOLOGIE ET ÉTHIQUE DES COLLECTIFS :
PENSER UNE SEULE ÉTHIQUE POUR LES VIVANTS ?

Vivre avec le trouble du Pathocène : Re(con)figurer les communautés du compost pour un monde post-élevage et post-covid avec la fabulation spéculative de Donna Haraway

Ombre Tarragnat¹

1 : CNRS-LEGS

Université Paris 8 - Vincennes - Saint-Denis

La pensée de Donna Haraway, moins une philosophie qu'une construction de figures matérielles-sémiotiques qui émergent de situations, réelles ou imaginaires, interroge la sociabilité multispécifique et le codevenir entre espèces. Cette intervention revient sur la pratique de la fabulation spéculative de Donna Haraway dans le récit fictif de « communautés du compost » à venir. Ce texte récent, qui a reçu en France une attention limitée, figure la génération de nouvelles façons de vivre et de mourir avec les non-humains et interroge les enjeux éthiques de cette coexistence incarnée.

Presque dix ans après le colloque à Cerisy ayant inspiré ce récit, si les figures qui y sont déployées conservent une actualité certaine – notamment la vulnérabilité et la plasticité des corps –, il convient de réinterroger sa force critique à l'ère des épidémies d'origine zoonotique, hypothèse formulée par exemple pour le Covid-19. Au Chthulucène, la figure de la puissance des terriens, sur laquelle s'ancre le récit, se substitue désormais le Pathocène (Bartholeyns), qui nous invite à partir de nos relations aux animaux d'élevage, dont les effets sanitaires et écologiques dévastateurs ne sont plus à démontrer. Nous suggérons ainsi qu'une éthique de la relationalité multispécifique qui prenne au sérieux l'invitation à habiter le trouble des communautés du compost implique de renoncer à l'élevage en re(con)figurant de nouvelles socialités incarnées de soin, de récupération et de respons(h)abilité.

Les procès d'animaux au Moyen-Âge : collectivité juridique incongrue des hommes et des bêtes

Hervé Couchot¹

1 : *Université Sophia* (Tokyo)

Pourceaux jugés pour homicide et condamnés à être pendus en place publique, chenilles mandées à comparaître pour dévastation de récoltes puis « acquittées », après plaidoirie de leur avocat, ce bestiaire de tribunal improbable et ces affaires qui furent monnaie courante dans tout l'Occident chrétien, à partir du milieu du 13^{ème} siècle, provoquent aujourd'hui un grand éclat de rire à la Borges face à l'impossibilité nue d'en concevoir le retour dans notre temps. En 1858, déjà, Émile Agnel (1810-1882), avocat, homme de lettres et traducteur des *Métamorphoses* de Ovide, en formulait le constat : « Nous avons peine à comprendre, de nos jours, comment ces graves organes de la justice ont pu raisonnablement figurer dans de telles affaires. » (Procès contre les animaux). Quels étaient les débats suscités entre les juristes de ce temps au sujet de ces procès et de quelles conceptions de l'existence collective des hommes et des animaux étaient-ils porteurs ? En quoi peuvent-ils nous permettre de penser certains enjeux actuels des existences collectives entre hommes et animaux, en particulier la question de leurs milieux de vie partagés, de leur responsabilité mutuelle et l'articulation problématique des droits et des devoirs ? Nous tenterons de répondre à ces questions en nous appuyant sur quelques cas de procès ainsi que sur les principaux problèmes de jurisprudence qu'ils ont pu susciter.

Rapprochement des sociabilités animales et humaines : pour une éthique de l'interdépendance

Mina Apic¹

1 : *Université de Novi Sad*

Dans son *Dependant Rational Animals*, l'éthicien écossais Alasdair MacIntyre rapproche la sociabilité des humains avec celle des autres animaux intelligents, en s'intéressant notamment aux comportements des dauphins pour en tirer des conclusions stimulantes sur notre vie en communauté et notre rapport à ceux qu'on a l'habitude d'appeler handicapés. MacIntyre confesse en effet une erreur fondamentale lors de ses recherches antérieures où il soutenait qu'une éthique indépendante de la biologie est possible. En réaction, l'entreprise du nouvel ouvrage vise une éthique fondée sur la biologie humaine. MacIntyre présente un compte rendu de la condition humaine dans lequel l'accent est mis sur la fragilité et la dépendance des « animaux humains » - aspects dont il souligne à quel point ils ont été passés sous silence dans la philosophie occidentale. L'objet de cette présentation est de mesurer la recevabilité et les enjeux d'une telle démarche, qui semble renouveler en profondeur les fondements de notre métaphysique des mœurs. Si l'œuvre majeure de MacIntyre, *After Virtue*, était une recherche dans le domaine méta-éthique, on peut considérer *Dependant Rational Animals* comme une tentative de redéfinir l'aspect normatif de l'éthique. En s'appuyant sur ses intuitions, on s'efforcera de montrer comment le développement des humains en agents rationnels indépendants doit renouer avec leurs bases animalières, posant ainsi les jalons d'une éthique de la vulnérabilité et de l'interdépendance.

ANIMAL / HUMAIN, VIE COLLECTIVE ET TECHNOLOGIE :
ESPACES, ÉCHELLES ET PERCEPTIONS

Chats humains et chats accompagnés. Ethos et extimité sur les réseaux socio-numériques

Magali Bigey¹, Justine Simon¹

1 : Laboratoire ÉLLIADD
Université de Franche-Comté

Dans la double dynamique des travaux portant sur l'analyse du discours numérique et la culture participative numérique, l'objectif de cette communication consiste à analyser les différentes mises en récit des relations tissées entre l'homme et son chat sur les réseaux socionumériques.

Le chat, en tant que star du web, est un véritable objet culturel qui mérite notre attention. La publication d'un chat dans l'environnement privé de « son humain » est une forme d'habitude qui s'intensifie sur les réseaux. L'intérêt est de mettre en évidence les caractéristiques sémi-discursives de ces habitudes de masse, qui permettent de parler de son chat ou de soi à travers son chat. Comment les internautes s'approprient-ils l'image de leur chat pour construire leur discours ? La dimension énonciative est centrale dans cette perspective de présentation de soi dans le discours (aussi bien au niveau du texte que de l'image). Et elle est à interroger au niveau des usages interactifs et participatifs des réseaux. En effet, les individualités des internautes accompagnés de leur chat se fondent dans un ethos collectif. C'est pourquoi, la notion de « praxis énonciative » semble être utile pour éclairer la dimension sociale dans la production et l'interprétation du sens. Deux axes principaux caractérisent ce dynamisme énonciatif, qui reposent tous deux sur le principe d'« extimité » : d'une part, l'« humain » représenté est au cœur de l'énonciation ; et d'autre part, l'énonciateur s'exprime à travers son chat — cette forme de personnification est très courante pour parler de soi grâce à la fiction et à l'humour.

La proposition de communication s'intègre dans un projet de recherche portant sur les chats en général sur les réseaux socionumériques. Un corpus de 4 000 publications a été construit à partir de Twitter, Instagram et TikTok à des fins comparatives. Pour ce colloque, nous nous concentrons sur la problématique de l'ethos à partir des publications contenant des indices énonciatifs de personne (image ou texte).

Approche éthologique de l'énergie : Et si le monde animal pouvait nous éclairer sur les transformations du système énergétique ?

Ylan Damerose¹

1 : PhiléPOL

Université Paris Cité

L'énergie est définie selon le Larousse comme la « puissance physique de quelqu'un, qui lui permet d'agir et de réagir ». Au sein de la biodiversité, cette puissance est acquise par la capacité de l'organisme à transformer des ressources en action comme la chasse, l'alimentation, la reproduction, la défense contre les prédateurs, etc. A la différence des humains qui eux produisent de l'énergie par le biais de machines transformant pour eux les ressources en énergie utilisable. Pour tous les êtres vivants, l'énergie est une affaire collective puisqu'elle permet la survie que cela soit à l'échelle d'une colonie, d'une meute, ou de l'espèce. En analysant le fonctionnement des animaux dans leur production d'énergie comme une praxis énonciative, nous souhaitons faire un jeu d'analogie avec les diverses formes du système énergétique humain. Alors que depuis des décennies, nous observons la transformation et la diversification de notre système énergétique en réponse aux enjeux de la transition écologique, que peut-nous apprendre l'analogie au monde animal ? Cette diversité se retrouve-t-elle ? Le monde animal peut-il nous éclairer sur les forces, les limites et les failles de nos systèmes ? Peut-il inspirer des nouvelles formes plus respectueuses de l'environnement ?

Biomimétisme pour la mobilité et la sécurité routière : le banc de poissons et la mobilité automatisée et connectée

Veronika Chernaia¹

1 : Fablitt

Université Paris 8 - Vincennes - Saint-Denis

Les formes d'existence collectives animales inspirent des innovations dans le domaine de la mobilité. Depuis de nombreuses années la robotique et la sécurité routière cherchent à intégrer les principes d'intelligence collective d'un banc de poissons dans la conception des véhicules autonomes et connectés : encore en 2009 la société Nissan avait présenté le concept de voiture robotisée « EPORO » au salon CEATEC JAPAN 2009, le véhicule capable de se déplacer au sein d'un groupe de véhicules connectés du même type tout en évitant les collisions et en partageant les informations sur l'environnement.

Les différentes formes d'organisation de groupements et de déplacements des animaux occupent des places variées dans la culture occidentale et notamment dans le domaine des imaginaires automobiles : si le banc de poisson évoque une agilité et une intelligence collective, le troupeau de moutons, par exemple, correspond à l'imaginaire négatif d'uniformisation et de passivité. En analysant les structures actuelles organisant les représentations de ces différentes formes d'existence collective animale, nous tâcherons d'en déduire les conditions idéologiques nécessaires pour la bonne acceptation de ces nouvelles formes de mobilité collective autonome et connectée.

Existences numériques et cybernétique spéculative

Everardo Reyes¹

1 : Laboratoire Paragraphe

Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis

Dans cette communication nous abordons les existences numériques en tant que regroupements d'entités variées qui collaborent pour donner sens à une manifestation culturelle informatisée. Parmi les différents types de productions culturelles, nous nous concentrons plus particulièrement sur celles qui soulèvent des rapports étroits entre les acteurs vivants, les humains et les non-humains. L'un des domaines où l'on trouve une abondance de cas exemplaires est celui des "arts, science et technologie" (AST). En effet, depuis les années 1950, les collaborations entre artistes et scientifiques montrent les possibilités de la création technique pour interroger les imaginaires humains sous forme de bêtes cybernétiques, vie artificielle, automates cellulaires et, plus récemment, bio-art. Du point de vue des sciences de l'information et de la communication, l'étude ces phénomènes nous rappelle l'accent des chercheurs sur le matérialisme des médias (Kittler, Parikka), le réalisme spéculatif (Bogost, Galloway) et l'informatique spéculative (Drucker). Ainsi, par exemple, Jussi Parikka parle de "insect media" pour comprendre les propriétés médiatiques des insectes (si l'on pense à la perception animale) mais aussi pour concevoir les insectes comme médias -ou comme architectes, géomètres et constructeurs. Dans cette communication, nous mobilisons également des outils sémiotiques, comme le parcours génératif de l'expression (Fontanille) et le terrain analytique de culture numérique (Reyes), pour discuter les régimes de signification d'oeuvres artistiques numériques, notamment celles créées par des artistes-chercheurs partenaires de notre projet de recherche "Hydrologie des médias" (financé par l'EUR ArTeC).

TRANSVERSALITÉ DES COLLECTIFS ET IMAGINAIRE :
FIGURES, FICTIONS, MYTHES

In-formes de vie. Deux fictions pour penser le trouble face aux existences animales dominées

Pauline Hachette¹

1 : CEMTI, Fablitt

Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis

Deux romans se penchent sur des collectifs animaux tels que les humains les ont conçus. *Deux kilos deux* (Bartholeyns, 2019) suit un jeune vétérinaire, Sully, chargé d'un contrôle au cœur des Hautes Fagnes belges, dans une exploitation avicole et nous fait plonger dans la vertigineuse logique normative et comptable organisant les vies animales. *Défaite des maîtres et possesseurs* (Message, 2016) nous fait glisser quant à lui, par paliers discrets, dans un monde d'une étrange familiarité, où une espèce a, comme dans le nôtre, droit de vie ou de mort sur les autres et organise la vie de ces dernières selon son bon vouloir en espèces compagnes ou de rente. À ceci près que l'espèce dominée est cette fois la nôtre, soumise à la volonté d'êtres plus forts qu'elle.

Ces deux récits qui intègrent, comme l'a montré Anne Simon, un corpus de plus en plus fourni de fictions de l'élevage industriel, amènent le récit « à la limite des possibilités du verbe » (Simon, 2015). S'ils ne peuvent qu'éveiller la sensibilité et l'attention sur la manière dont nous nous sommes arrogé le droit de gérer et réifier des collectifs de vivants, leur force vient de ce qu'ils ne se laissent pas réduire à des romans à thèse. Dans des genres bien différents – western écologique d'un côté, conte philosophique dystopique de l'autre – ils font jouer l'un comme l'autre le trouble qui nous saisit quand se découvrent nos opérations de catégorisations ontologiques, mais aussi l'assise de notre éthique ou encore la place à accorder à notre sensibilité dans notre relation aux autres vivants.

Si les existences animales, organisées par des fins extrinsèques à leurs propres relations internes et aux « accords » (Wittgenstein) qu'elles devraient secréter, peuvent difficilement prétendre au titre de « formes de vie », l'espace interspécie vacillant et précaire ouvert par ces récits « troublants » (Haraway, *Vivre avec le trouble*, 2020) amène à repréciser le sens donné, dans ce cas de figure, tant à la notion de forme qu'à celle de vie.

Mutation des collectifs : le cachalot, en meute et en famille, de Jules Verne à François Sarano

Denis Bertrand¹

1 : GASP8-GPS

Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis

« L'humain est un superprédateur, diurne et omnivore, qui vit dans des sociétés complexes » écrit E. Pouydebat dans *L'intelligence animale* (Odile Jacob, 2017). Un des traits de cette complexité est, entre autres, la capacité métasémiotique de ce primate : il représente, décrit, raconte, analyse, formalise sa propre complexité ainsi que celle des collectifs d'autres espèces. On interrogera ce regard « méta- », alternativement fictionnel et scientifique, caractérisé par une variabilité générique et axiologique considérable. On prendra appui pour cela sur deux saisies des collectifs de cachalots : celle de Jules Verne, dans *Vingt mille lieues sous les mers* (1869), qui les représente en meute dévoratrice (« Pas de pitié pour ces féroces cétacés. Ils ne sont que bouche et dents », p. 458) ; et celle de François Sarano qui, dans *Le retour de Moby Dick* (Actes Sud, 2017) en représente la société matriarcale harmonieuse, structurée autour d'un noyau familial protecteur et dotée d'un langage permettant de communiquer à longue distance.

Cette mutation discursive de la représentation des collectifs ouvre de multiples perspectives analytiques : celle du statut du langage avec l'incorporation de l'anthropomorphisme au cœur du sémantique, celle de l'illusion figurative qu'elle entraîne inévitablement, et celle de la mutation des collectifs en eux-mêmes. On conclura sur le concept de « forme de vie » et sur son émergence au sein de la sémiotique greimassienne : sa définition en effet, et sa promotion, se fondaient sur une mutation des collectifs humains, dans leur quête de nouvelles métaphores pour se sentir « bien ensemble ».

Le catalogue « Fukami » et le leurre animiste d'une esthétique du collectif japonais

Frédéric Weigel¹

1 : Palais des paris

Le catalogue de l'exposition « Fukami » qui propose une plongée dans « l'essence de l'esthétique japonaise » et qui a eu lieu dans l'hôtel Rothschild à Paris en 2018 est un cas particulier d'objet décrivant les modes d'existence d'un collectif autre. En effet, si le public visé est français, le producteur est japonais et présente l'art de son pays comme fondamentalement différent. En suivant Jean Davallon, l'unité de sens dans une exposition dévoilant ce type d'esthétique n'est pas synthétique, mais renvoie à un « monde utopique ». Dès lors, en nous attachant à la notion d'animisme, nous interrogerons les modalités de la « situation de connivence » qui se constituent entre le lecteur et le producteur de l'exposition.

L'animisme est décrit ici sous une « dialectique du flottement » et produirait une relation particulière avec le monde non humain, en particulier celui animal. Nous chercherons à saisir le modèle interprétatif des objets mis en œuvre, cela à travers l'histoire de l'animisme au Japon et par les références anthropologiques citées dans le texte. Nous recourrons ensuite au domaine de l'histoire des idées du Japon pour dépasser les apories opposant Orient et Occident. Avec la notion de « romantisme de la praxis » que Michael Lucken utilise pour qualifier le contexte des années 1930 au Japon, nous tenterons de nommer le type de relation qui actualise ici une altérité sous la forme d'un collectif en harmonie avec les non-humains, sous le totem d'un animisme esthétique.

« Some insects called the human race » : l'humanité comme essaim. Usages politiques d'une métaphore animale

Arthur Ségard¹

1 : New York University

« En somme, si vous pouviez regarder de la Lune [...] les agitations innombrables de la Terre, vous penseriez voir une foule de mouches ou de moucherons qui se battent entre eux, [...] et l'on ne peut croire quels troubles, quelles tragédies produit un si minime animalcule destiné à sitôt périr. » La perception de l'humanité à travers la métaphore animale de l'essaim, du groupement d'insectes, est employée dans l'Éloge de la Folie, lorsque Érasme invite le lecteur à adopter le point de vue surplombant des dieux qui « vont s'asseoir dans la partie la plus haute du ciel, pour regarder ce que font les humains ». Cette métaphore, qui correspond donc à un dispositif optique, lui permet de développer un propos à la fois philosophique et politique : en insistant sur la précarité de l'humanité et en relativisant son importance dans l'univers, il critique radicalement l'idée même de sagesse, et plus particulièrement la doctrine de l'Église.

À partir de cet exemple paradigmatique, mon intervention portera sur les réemplois littéraires et artistiques de cette métaphore, et sur leurs usages politiques. Elle se retrouve notamment la science-fiction contemporaine : les premières pages du roman *La Guerre des mondes* et les dernières minutes du film *The Rocky Horror Picture Show* opèrent un décentrement similaire, remplaçant le point de vue des dieux par celui des extra-terrestres — en mettant l'accent à la fois sur l'impossibilité de penser l'humanité autrement que comme groupe solidaire, ainsi que sur sa grande fragilité, ces œuvres font signe vers une perception écologique de l'humanité au sein de l'univers. Je serai particulièrement attentif aux œuvres qui revalorisent cette métaphore animale pour se l'approprier, et présenter l'essaim comme organisation sociale désirable, comme *La révolte des cafards* d'Oscar Zeta Acosta.

Les chats, les aspirateurs, la salade verte

Pierre Cassou-Noguès¹

1 : LLCP

Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis

Dans son roman *Erewhon*, ainsi que dans quelques autres textes, notamment ses *Notebooks*, Butler développe l'idée que les machines forment un règne à part (comme on parle du règne végétal, ou animal) et s'efforce de décrire de ce point les relations entre humains et machines mais aussi humains, machines et animaux et plantes. Partant du film *Bienvenue à Erewhon* (www.welcometoerewhon.com), coréalisé avec S. Degoutin et G. Wagon, nous essayerons de montrer comment les théories de Butler permettent d'envisager l'imaginaire d'internet, ces vidéos de chats que nous échangeons, et celles des fermes automatisées que produisent les industriels.

L'Arche, un espace-temps linguistique ?

Anne Simon¹ en dialogue avec Denis Bertrand

1 : République des Savoirs : Lettres, Sciences, Philosophie
CNRS-ENS-Collège de France / PSL

Image dépassée ? Nouveau paradigme planétaire ? Métonymie ou synecdoque écologique ? Collectif injuste ? Modélisation d'un classement hiérarchique des vivants ? Porte d'entrée sélective ou porte de sortie ? Forme, contenu ou contenant ? Espace-temps en mouvement ? Mot à creuser ? Bibliothèque encyclopédique ? Pour saisir les enjeux contemporains de ce déluge de questions, il importe de revenir au commencement : à la genèse mythique et lexicale de ce « non-objet » de survie qu'est l'arche. Un dialogue entre Denis Bertrand et Anne Simon permettra d'approcher les modes d'existence collective inventés à partir de l'épisode imagé, indéfiniment reproduit/approprié, de l'arche de Noé, par temps de déluge, de maboul – « destruction », « bouleversement » en hébreu.

Index des intervenants

Apic Mina	29
Bertrand Denis	6, 37, 41
Bigey Magali	31
Cassou-Noguès Pierre	40
Chernaia Veronika	33
Claparède-Petitpierre Julien	24
Couchot Hervé	28
Dameroze Ylan	32
Darrault-Errard Christine	20
Darrault-Harris Ivan	20
Hachette Pauline	6, 36
Leone Massimo	23
Reyes Everardo	6, 34
Ségard Arthur	39
Siguiet Marine	25
Simon Anne	41
Simon Justine	31
Tarragnat Ombre	27
Theraulaz Guy	22
Weigel Frédéric	38

Existences collectives

Perspectives sémiotiques sur la sociabilité animale et humaine

Octaviana

Bibliothèque numérique de l'Université Paris 8



9782370590145